

Christian *Aniel*/ Lemarcis

Jardins à la française

RoXane éditions

2020

Du même auteur :

La dame de Brassempouy

Un hiver aux Canaries

La rumeur de l'aube

Les hirondelles voyagent toujours en couple

Le sang de nos sillons

Nous aussi nous parlâmes de l'aurore

Les ombres fugitives

Demain fut une autre nuit

Collection particulière

Nous deux

Fables

Murmures de pierres

Bonjour Molière

Requiem pour une vierge folle (Tombeau d'Emily Dickinson)

Les clous dans la tête

Plaidoyer pour l'errance

Ce ne fut qu'une courte promenade

Danse avec les vampires (L'impromptu de Transylvanie)

Une couronne dans mon yaourt

Le choix des larmes

Les contes de mon chaudron

Lancelot (Pour l'amour d'une reine)

Théâtre complet (2 tomes parus)

Les Gracques

Infinitudes

Les pampilles du Temps (Poèmes du confinement)

Une bougie dans le vent

Proverbes entartrés
Infinitudes
Humeurs palinodiques
Les voix du repentir

La mouette adaptation de Tchekhov
L'aube voilée traduction de Phil Rott

Le Baiser de Scapin (en préparation)

*Tout l'art de vivre, c'est de ne nous servir des
personnes qui nous font souffrir que comme d'un degré
permettant d'accéder à leur forme divine et de peupler
ainsi joyeusement notre vie de divinités.*

Marcel Proust, *Le Temps retrouvé*

Prologue

Viens ô ma muse ! Viens mon imagination !
Muse réveille-moi, secoue ma léthargie ;
J'ai trop longtemps rêvé aux charmillles jolies ;
Viens agiter mon cœur dormant aux frondaisons !

Les couleurs ont séché aux martres des pinceaux ;
Sur le papier jauni l'encre s'est évaporée ;
Les mots qui autrefois, aux arpèges d'Orphée,
Dansaient des entrechats n'ont plus de soubresaut.

Comme les premiers amours s'évaporent en larmes,
Ma muse a déguerpi aux rivages du temps
Et je demeure seul, perdu comme un enfant,
Dans ce monde agité qui hurle et qui m'alarme.

Dernière grimace de Sganarelle

Taisez-vous tambourins, clairons et cornemuses,
Harpes et violons, guimbardes et binious,
Cuivres de l'harmonie, fifres de Syracuse,
Tam-tams des sorciers noirs, guitares, taisez-vous !

Vous les danseurs, vous les chanteurs et vous les mimes,
Vous les cracheurs de feu, intrépides forains,
Vous rieurs des cabarets et vous les comédiens,
Faites silence, vous que le théâtre anime !

Et vous, gens du public, vous qui soir après soir,
Devant nos pendrillons en vieux amants fidèles,
Allez rire ou pleurer et vibrer dans le noir,

Ne venez pas ce soir applaudir Sganarelle !
C'est relâche ce soir ; nos guichets sont fermés ;
Ce soir Molière est mort, le rideau est tombé !

La spirale du temps

La vie naît dans un cri et s'éteint dans un râle.
Entre ces deux sanglots, un langoureux chemin
Nous conduit en silence à ce calme destin
Qu'on nomme une vie d'homme - une vie en spirale -
Qui passe en quelques ans du berceau au tombeau.
À peine a-t-on le temps d'admirer les étoiles,
À peine notre cœur peine à aimer le beau,
Qu'il nous faut sur nos jours, hélas, jeter le voile.
Cruelle destinée et curieux corridor !
On va, on vient, on court, frôlant le précipice,
On se joue du hasard, on esquivé le vice,
Mais la vertu nous porte au guichet de la mort.
Qu'avons-nous demandé ? Rien. Rien ou peu de choses :
Un brin d'espoir, de joie, quelques airs de chansons,
La caresse du vent, la fleur de la passion,
Des baisers, de l'eau fraîche et des bambins tout roses,
Et quelques pas de danse où s'enivrent nos corps.
Des miettes de bonheur jetées dans la tourmente.
Ce qu'on appelle vivre est ce qui nous fragmente :
Une tapisserie que tissent nos remords.

Le cygne

Sur le lac endormi, le cygne aux blanches ailes
Danse paisiblement comme un reproche amer ;
Il va et vient, de long en large et en travers.
Ainsi vont les amants au gré de leurs querelles.

Sur l'onde frémissante où les cœurs s'ensorcellent,
La Grâce et la Beauté – que me damne l'enfer ! –
Bercent ce doux oiseau aux regards d'outremer
Qui naquit d'un pinceau trempé dans l'aquarelle.

Penchée sur l'avenir qui sourit aux ondins,
Mon âme vogue ainsi sur l'océan des rêves ;
Indolente et paisible, oiselle à la vie brève,

Elle conquiert le monde aux orgueils lointains,
Affronte l'infini que blâme le poète,
Blottie comme un enfant qui pleure et qui s'entête.

Secret de famille

L'ombre s'en est allée dans la tiédeur de l'aube.
Dans la maison fermée, l'obscurité paraît.
Les enfants patiemment ont rangé leur jouet
Sans comprendre pourquoi la gaieté se dérobe.
On leur a dit : « Silence ! », alors, ils se sont tus.
Les parents ont des jeux dont ils se font mystère !

On a sonné. La porte s'ouvre. Entre, vêtu
D'une soutane noire, un prêtre bien austère.
Maman va l'accueillir. Son visage est en pleurs.
Ils rejoignent les grands dans la chambre du père.
Qu'y a-t-il donc là-bas ? On entend murmurer.
De terribles sanglots brisent de longs silences.
Quel est donc ce secret qu'il faut incarcérer ?
Jamais on ne dit rien au peuple de l'enfance ;
Et quand il interroge, on lui dit : « Taisez-vous ! »

Ah ! être grand un jour et le plus tôt possible ;
Comprendre l'interdit et braver comme un fou
La barricade immense, effrayante, inflexible,
Qu'on appelle la vie... La porte s'ouvre enfin.
Le curé nous appelle : « Entrez, enfants. » On entre.
Papa dort dans son lit. Il est beau, cristallin.
Et le prêtre nous dit d'une voix pénétrante :
« Oh ! mes pauvres petits, vous voilà orphelins. »

Élégie légère

La vie, comme un orage où les ombres s'étirent,
Passe en quelques éclairs dans un ciel tourmenté.
À peine a-t-on vingt ans qu'on a le front froissé.
Tristes rides du temps que nos larmes attirent !

Nous étions deux enfants unis dès la naissance.
On me disait ton frère, on te disait ma sœur.
Bras dessus bras dessous, nous vivions notre errance,
En cheminant sans cesse, unis dans un seul cœur.

Le murmure des oiseaux et le chant des ruisseaux
Éveillaient tous nos sens dans un bruissement d'âmes.
Nos rires et nos chants brutalisaient l'enclos
Où dormait la nature ignorante des flammes.

Puis vint l'adolescence et son cortège d'ombres.
Tu te fis capricieuse et je devins hargneux.
Le sang bouillait en nous ; nos pensées étaient sombres.
Et nous nous querellions devant nos amoureux.

L'enfance nous unit, la vie nous sépara.
Ainsi donc s'acheva notre belle romance.
Je vécus ma vie d'homme et toi tu te marias.
Misérable destin où se noie innocence !

Je t'ai croisée hier au jardin Luxembourg.
Quatre petits-enfants dansaient dans ton sillage.
Malgré tes cheveux blancs et malgré mon grand âge,
Jamais mon cœur ne ressentit autant d'amour.

Dans cette foule immense et ce furieux tumulte
- Nous étions ce jour-là un Quatorze Juillet -,
Je me dis qu'en dépit du temps qui nous insulte :
« Nous fûmes deux jadis : toi l'eau, moi le sourcier. »

Nous nous aimions enfants et nos cœurs frémissaient
D'un même sédiment ; rebelles insoumis,
Nous affrontions la peur ; nos poings se raidissaient
Sans craindre le destin ; nous étions deux amis.

L'harmonie de nos vies fut brisée par la vie.
Ainsi se meurt la rose en sa nuit de clarté :
Un rayon de soleil souvent la disgracie ;
Une soudaine pluie désole sa beauté.

Alma

Ne tremble pas, Alma, ton chagrin et sincère.
Au pied de l'Olivier ou sous un chêne altier,
Ton cœur palpite en vain de ce trouble princier.
Il reviendra celui à qui ton âme est chère.

Libéré de ce feu sacré qui l'oblitére,
Il reviendra vers toi comme revient l'été.
Sans querelle ni pleur et sans nulle fierté,
Il reviendra en fils respectueux de sa mère.

L'absence est un désir – il ébranle ton cœur.
Si la terre a tremblé, ce n'est pas d'espérance.
Tu dois te résigner au choix de son errance.

Il reviendra, Alma, en merveilleux vainqueur,
Ce fils au noble cœur qui sortit de ton ventre
En ce jour admirable où tu te fis géante.

Le vaurien

Par un sombre matin, je suis né taciturne
Et mon premier regard fut pour l'obscurité.
À l'heure que les enfants éprouvent la gaîté
Par leurs jeux turbulents, j'ai grandi sous la lune.

Mon cœur connut l'errance et son lot de rancunes
Quand d'autres font l'amour sous les parfums des blés.
Je suis né disgracieux, seul et déshérité
Dans un monde railleur que la nuit importune.

J'ai vécu solitaire une vie de labeur,
Crachant sur le destin et maudissant ma mère
Comme un forçat s'évade en s'arrachant le cœur.

Glorieux avorton, larme d'un adultère,
Je vais par les chemins de misère barrés,
Hurlant mon désespoir de gamin désœuvré.